Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 13

Artikel: Endossement
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205870

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

électeurs de M. Bryce, ou supposés tels, car les agents sont bien renseignés, ont reçu le télégramme suivant :

« Ne votez pas pour M. Bryce, c'est un athée et l'enfer vous engloutirait.

» Signé : *Un clergymann.* »

Naturellement, M. Bryce n'a pas été élu.

*

On n'en finirait pas, si on voulait raconter toutes les excentricités auxquelles la période électorale a donné naissance :

Distributions gratuites de pipes, de poupées, de ballons rouges, revêtus de l'éternel : *Votez pour un tel;* des chanteurs ambulants, trouvères de ruisseau, qui beuglent sur tous les tons : *Votez pour un tel.* Si « un tel » n'avait que ces voix-là !

Les électeurs, en vrais gamins, se vengent souvent du puffisme des candidats en leur posant dans les meetings les questions les plus saugrenues :

— Que pensez-vous de la vaccine obligatoire? demande un malin à un candidat plus grêlé qu'une écumoire.

Et cet apprenti député qui commença ainsi son speech :

— Avant de venir ici, savez-vous, messieurs, ce qui m'a le plus frappé?

— Votre femme ! répliqua un fumiste.

Signalons, pour terminer, ce barnumisme abracadabrant d'un candidat de Southwark qui a inauguré le *chien-réclame électorale.*

Grand sportman et possesseur de plusieurs meutes, notre homme a lancé dans son *district* plus de deux cents chiens qui courent les rues en aboyant, et aux colliers desquels sont suspendues des pancartes multicolores où on lit : *Electeurs, le gouvernement de lord Beaconsfield a élevé ma taxe de deux schilings six pences. Votez pour mon maître, le candidat libéral de Southwark.*

COURAGE ET PATRIE

Les lignes suivantes, qui ont trait à notre histoire nationale, sont tirées d'un volume intitulé : *Souvenirs des révolutions de la Suisse de 1798 à 1838*, publié en 1839. L'auteur signe modestement : « Un ami de son pays ».

1802. Décembre. — La paix nous permet aujourd'hui de retourner sur les champs de bataille, pour y saluer les restes des victimes et leur offrir un tribut de regrets et d'admiration. Que reste-t-il des combats qui les ont dévorés ? de la poussière et des héros, un peu de terre et des leçons sublimes. Nous ne demanderons point quel parti ils servaient, à quels drapeaux ils s'étaient ralliés, mais nous demanderons seulement s'ils ont bien servi leur patrie.

*

La révolution a éclaté et le capitaine *Forneret* est la première victime qui tombe. Chargé de repousser l'invasion bernoise au poste de Leysin, à peine a-t-il attaqué l'ennemi qu'il est blessé ; deux balles le renversent ; il expirait et sa voix défaillante demandait encore le combat ; puis quand ses forces s'affaiblissent : « Consolez-vous, mes amis, ce n'est qu'un homme de moins ».

Cependant l'armée française avait envahi le territoire bernois, le village de Langnau était enveloppé par leurs troupes; un canonnier du bataillon de Werdt (ce brave homme était des environs de Büren), entouré d'ennemis, refusait de se rendre. En vain un soldat lui offre la vie en lui appuyant la bayonnette sur la poitrine : « Je ne veux point de grâce des ennemis de mon pays », répondit-il, et il tomba, percé de coups.

La même année, 1798, un corps de troupes grisonnes, forcé de céder au nombre, était vivement poursuivi. Déjà les Français étaient entrés dans le village d'Ems et allaient atteindre les Suisses, lorsqu'une jeune fille de 21 ans, *Marie Bühler*, se jette sur le conducteur d'une pièce ennemie et l'assomme d'un coup de massue. Le conducteur d'une seconde pièce est également renversé, ce qui obstrue tellement la route que les Grisons ont le temps de rallier leurs forces, d'attaquer à leur tour les Français et de les repousser.

*

Un bruit de guerre retentit dans les Alpes. Tous les hommes des Waldstätten sont en armes et combattent en héros. Dans l'affaire de la Schindelleggi, un de leurs chefs, le capitaine *Hauser*, tombe blessé sur le champ de bataille. Un officier français l'aperçoit et vole à son secours. « Courage, mon camarade », lui dit-il en lui tendant les bras. « Ce n'est pas le courage, répondit-il, ce sont les forces qui me manquent ». Cependant, il fut sauvé, un ennemi eut soin de ses blessures.

Dans la même journée, un soldat suisse ayant été entouré par l'ennemi, ceux-ci lui déclarèrent qu'il fallait se résoudre à mourir ou leur indiquer un sentier qui devait favoriser leur attaque :

— Je connais le sentier, répondit-il, en regardant froidement les fusils dirigés contre lui, mais « je ne vous le montrerai pas », et il tombe sous les balles ennemies.

*

Dans l'insurrection du Valais, le jeune *Rochonnet*, de Vevey, à peine âgé de 14 ans, demande son tambour et veut accompagner nos braves, mais il résiste et voit tomber les balles autour de lui avec un héroïque sang-froid. « J'étais le 14 aux avants-postes, écrivait son capitaine, Rochonnet était avec moi. J'ai eu à soutenir une escarmouche assez vive et je voulais le renvoyer au camp, cela fut impossible. Après l'action, il me dit : « Ne me donnez plus de conseils de ce genre ; j'aime mieux me battre et mourir, s'il le faut. »

Dans la même expédition, le capitaine *Dietrich* mérite un éloge public du général Xaintrailles, sous lequel il a combattu. Ce général le signale aux troupes comme un modèle à suivre, et il lui montre, en lui donnant la belle récompense des braves, de nouveaux danger à courir.

Quelques corps autrichiens avaient pénétré au milieu des montagnes. Xaintrailles a besoin d'un homme courageux pour aller à la découverte. Le chef de bataillon *Roguin* se présente ; il part avec trois braves, traverse des torrents, escalade un rocher et découvre enfin 500 hommes ; bientôt enveloppé, il ne veut pas se rendre ; un précipice devient son tombeau.

L'expédition du Valais multiplie les traits de bravoure.

Dans l'affaire du 16 mai, un grenadier du Léman, *Jean Jordan*, d'Ormont-dessus, pénètre le premier dans les retranchements ennemis ; mais son zèle l'entraîne, il est fait prisonnier ; quatre hommes le gardent ; deux d'entre eux s'étant éloignés, Jordan renverse à l'instant les deux autres, saisit leurs carabines, rejoint ses camarades et retourne avec eux au combat.

Quelques jours plus tard, blessé dans le combat du 24 mai, tous les soins de l'art lui sont prodigués, mais ils ne peuvent rendre ce brave à la patrie. Son vieux père lui a rendu les derniers devoirs et a versé des larmes sur sa tombe ; mais bientôt rappelant son courage : « Mon fils aîné, dit-il au capitaine Morier, est mort de ses blessures ; j'en suis affligé, puisque je ne pourrai plus l'offrir à la République ; mais il est mort au lit d'honneur et j'en suis satisfait. Il me reste encore un fils qui, sans doute, imitera son frère, et, si celui-ci tombait encore, ce sera alors mon tour, et, malgré mon âge, vous voudrez bien me recevoir aussi ».

*

Lorsque les Autrichiens pénétrèrent en Suisse, les troupes du Léman volèrent aux frontières avec un zèle que l'on ne peut trop admirer. On remarquait dans leur nombre un homme de 69 ans, le citoyen *Vuilloud*, de Vufflens. Ses chefs, en admirant son courage, voulaient réformer ce vieillard :

— Personne ne m'y a forcé, répondit-il, je pars volontairement à la place de mon fils qui, mieux que moi, peut labourer la terre ; sans doute, je suis vieux, mais, tout comme un autre, je tuerai mon homme.

On le laissa partir et Vuilloud finit la campagne et remplit son devoir.

Sur le Rhin, dans les Grisons, dans les petits cantons, partout les Suisses montrent un dévouement général. Dans les combats qui précédèrent la prise de Zurich, ils sont toujours au poste du danger. L'adjudant-général *Weber* tombe en ralliant ses troupes, un instant dispersées. Le chef de bataillon *Favre* et le capitaine *Grangier*, l'un et l'autre blessés, reçoivent des marques publiques d'estime.

Le jeune *Delisle*, de Lausanne, tambour dans les troupes vaudoises, est blessé de deux coups de feu. Le ministre de la guerre le présente au Directoire ; à peine a-t-il 12 ans et déjà il s'impatiente d'être guéri pour retourner à un nouveau combat.

Dans toutes ces affaires, le grenadier *Chessex*, de Montreux, montre une rare intrépidité. Toujours au feu, il a ramené dans le camp quatre prisonniers ennemis. Chargé de défendre une redoute, il est blessé et conduit à l'hôpital. Le lendemain, quand son chef le visite, il le trouve livré à des douleurs aiguës. Chessex les oublie et s'écrie : « La redoute est-elle encore à nous ? »

Plus tard, dans un combat livré sur le Grimsel, un grenadier du 2me bataillon d'élite du Léman, le citoyen *Dubochet*, de Montreux, fait, lui seul, huit soldats autrichiens prisonniers. Le Directoire, empressé de récompenser ce brave, lui procure l'avancement et lui donne un sabre d'honneur.

A la bataille de Zurich, les Suisses attirent, par leur bravoure, l'attention des généraux français. Masséna, dans un ordre du jour, rend publiquement justice à leur courage, à leur discipline et à leur sang-froid devant l'ennemi : « Je m'empresse, écrivait ce général au Directoire, de rendre hommage à la bravoure avec laquelle les troupes helvétiques se sont battues dans la journée d'hier ; à leur audace, à leur intrépidité, à leur dévouement, l'on a reconnu les dignes enfants de Guillaume-Tell, combattant pour la liberté et l'indépendance de leur patrie. En rendant justice, écrivait-il ailleurs, à la bravoure de vos troupes, j'en dois une particulière à la manière dont le bataillon Laharpe s'est conduit, il m'a suivi dans toutes mes opérations militaires, et a développé autant de sang-froid que d'intrépidité ».

*

Deux ans plus tard, quand l'anarchie qui dévore la Suisse conduit les cantons soulevés aux portes de Lausanne, quand la République, réduite à son dernier asile, n'a plus pour la défendre que le courage des Vaudois, on les voit, accourant sous la même bannière, braver le danger qui s'approche et demander instamment le combat ; il eût été terrible... Heureusement, un bon génie eut pitié de la Suisse et la paix reparut dans son sein.

(*Communiqué par C. T.*)

Le chez soi. — P... a pris une cuisinière qui est chez lui depuis deux jours et dont il n'est pas très satisfait.

— Voyons, lui dit-il hier matin, je veux faire un bon dîner ce soir... Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Le cordon-bleu répond sans hésiter :

— Je conseille à monsieur de dîner au restaurant !

Endossement. — Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur venait d'apporter.

— Eh bien, Baptiste, que faites-vous donc là ?

— Dame, j'ai toujours entendu dire à monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets qu'à la condition qu'ils aient été endossés !

Le monde où l'on s'amuse. — Certes, le plaisir ne chôme pas, ces jours, à la capitale.

Au **Théâtre**, c'est le *Tour du monde en 80 jours*, dont le succès ne tarit pas. La salle est comble à chaque représentation. On se presse dans les bureaux de location ; on se bouscule à l'entrée. Chacun veut voir plutôt deux fois qu'une la pièce à grand spectacle de Jules Verne et d'Ennery, admirablement montée par M. Bonarel.

Au **Kursaal**, depuis hier, on donne une fantaisie américaine désopilante, *Miss Bridget*, comédie mêlée de chants et de danses, dans laquelle on applaudit fort M. Ridon et les huit Daily-Miror. Un décor spécial a été brossé par M. Vanni. A côté de cela, nombre d'attractions intéressantes et des vues nouvelles au Vitographe.

A cette série, succèdera une vaudoiserie très amusante, *Favey et Grognuz à l'Exposition de Paris*, dont nous reparlerons.

Au **Lumen**, enfin, c'est aussi chaque soir grande affluence, pour applaudir un spectacle très artistique, très varié, et qui se recommande à tous.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.